

qui nous rendit à l'immortalité (1)... Donc le conseil et le décret de notre salut remontent au delà de tous les âges; mais l'exécution s'en est faite par la venue du Sauveur, à l'heure où le demanda la nécessité » (2).

J'ai dit plus haut que saint Cyrille était en harmonie parfaite avec son illustre prédécesseur.

La preuve en est dans le commentaire qu'il a fait du même texte pour réfuter les mêmes attaques. « Le Seigneur, dit la Sagesse, *m'a créée*; comme si elle disait : mon Père m'a revêtu d'un corps, et m'a créée comme homme, pour le salut de l'homme... Puis donc que le Fils de Dieu s'est fait homme pour achever les œuvres de Dieu, et devenir le principe des voies qui mènent à la réparation du genre humain, c'est à juste titre qu'il dit de lui-même : *Le Seigneur m'a créée principe de ses voies et pour ses œuvres* » (3).

« *Il m'a fondée avant les siècles*. Dieu, dont la science n'attend pas la présence des événements pour les connaître, a vu, même avant la constitution du monde, ce qui devait advenir dans les temps les plus reculés. C'est pourquoi... devant tous les âges, il a posé son Fils, dans sa prescience, comme le fondement sur lequel nous devrions nous appuyer pour nous élever de notre chute jusqu'à l'incorruptible immortalité. Car il savait que nous allions mourir, en devenant pécheurs... Connaissant donc en son éternité nos destins futurs, le Créateur a prévu et prédéfini celui qui devait être homme pour nous, c'est-à-dire son Verbe, afin qu'il fût le principe de ses voies et une base inébranlable de restauration pour la nature humaine... Donc, à

(1) *Id.*, *ibid.*, n. 75, 305.

(2) *Id.*, *ibid.*, n. 77, 309.

(3) Cyrill. Alex., *Thesaur. Assert.* 15. P. L. LXXV, 266, 274.

considérer le décret et l'intention du Père, le Christ a été *fondé* avant tous les siècles; mais à considérer l'exécution, l'œuvre s'est opérée dans le temps, en la manière qu'exigeait la nécessité des choses » (1). N'avais-je pas raison d'affirmer l'identité de doctrine où nous trouvons jusqu'à la répétition des mêmes formules ?

Pourquoi cet appel à la pensée de ces grands docteurs ? Parce qu'elle ne confirme pas seulement l'opinion ci-dessus émise sur le fait de l'Incarnation, mais qu'elle nous aide à mieux concevoir ce qu'est la maternité divine à l'existence de Marie. Personne, en effet, ne peut ignorer avec quelle insistance l'Église applique à la bienheureuse Vierge ce passage de nos saints Livres. Grecs et Latins l'emploient de concert pour célébrer ses glorieuses origines; et la sainte Liturgie ou leur en a donné l'exemple ou l'a reçu d'eux (2). Que l'application qui se fait de ces textes à Marie ne repose pas sur le sens littéral, je l'accorderai sans peine. Soit ! il y a seulement *accommodation*. Mais ce n'est pas une de ces accommodations factices qui ressortent plus des mots que des choses, nées d'un agréable jeu de l'esprit plutôt qu'appuyées sur un fondement doctrinal.

Non, si l'Église attribue constamment à Marie ce que l'Esprit-Saint a révélé de la Sagesse incarnée, c'est que le texte exprime des idées qui lui conviennent; non pas au même degré qu'au Fils de Dieu, son fils, mais en vérité toutefois, et dans une mesure exclusivement sienne (3). Donc Marie, comme le Verbe fait

(1) *Id.*, *ibid.*, 291-294.

(2) Cf. *Offic. comm. B. V. ; Immacul. Concept. ; Nativ. B. M. V. ; Rosarii B. V. ; Desponsationis*, etc., etc.

(3) Si nous supposons, avec nombre de Pères, que le texte des Pro-

chair, a été créée pour être avec lui et par lui le principe des voies nouvelles, et la restauratrice des œuvres de Dieu. Et voilà pourquoi l'Église lui fait dire comme à lui : « J'ai été fondée avant tous les âges... Les abîmes n'existaient pas encore, et les montagnes n'étaient pas assises sur leur forte base, et j'étais déjà conçue; avant les collines j'étais engendrée » (1); non pas en réalité comme le Verbe-Dieu, mais dans la prédestination divine, comme ce même Verbe fait homme.

Dès lors nos deux existences étaient enlacées l'une et l'autre dans l'unité d'un même décret, dans l'intention d'une même fin, le salut du monde; tellement associées et mêlées que Dieu lui-même ne nous a jamais séparés dans sa pensée. Toujours il l'a voulu comme mon Fils, toujours il m'a voulue comme sa Mère; et l'un et l'autre il nous a voulus uniquement pour son œuvre par excellence, la réparation de la nature déchue. « Que l'homme donc ne vienne pas séparer ce que Dieu a si indissolublement uni » (2).

Il importe assez peu que nous suivions le texte grec des Proverbes ou celui de la Vulgate (3). Lisez comme porte notre version latine : « Dieu m'a possédée au commencement de ses voies; avant qu'il créât aucune chose, j'étais dès lors. J'ai été établie (ordonnée) dès

verbes se rapporte à la Sagesse incarnée, ce n'est plus seulement au sens accommodative, mais d'une certaine manière au sens littéral qu'il parle de la Mère de Dieu. Je veux dire que cette divine Mère s'y trouve implicitement, *ad significata, connotata*, comme disent les interprètes de nos saints Livres. Pourquoi? Parce que l'idée du Verbe dans la chair, notre chair, rappelle naturellement à la pensée la femme qui doit être le principe de cette même chair.

(1) Prov., VIII, 23, sqq.

(2) Matth., XIX, 6.

(3) Le texte hébreu indique plus spécialement une production par voie de génération. Mais cela n'infirme en aucune manière le raisonnement qui précède, puisque saint Athanase, saint Cyrille et la Liturgie ont pris les leçons du grec ou de la Vulgate pour les appliquer soit au Fils, soit à la Mère.

l'éternité... »; la conclusion qui découle naturellement de l'accommodation du passage à la bienheureuse Vierge, reste la même : Marie, dans les conseils de Dieu, ne doit exister que pour être la mère de la Sagesse incarnée.

Aux premiers jours du monde, Dieu créa d'abord l'homme; puis, du côté de l'homme il tira la femme, pour qu'elle lui fût un aide semblable à lui; et l'homme et la femme furent deux dans une seule chair : deux opérations divines, séparées dans le temps, mais solidaires l'une de l'autre, comme le texte inspiré nous le montre avec évidence. Ainsi la production de Marie devance celle de Jésus; mais elle s'y réfère; et s'il est permis de voir quelque différence entre la création du premier couple et la formation du nouvel Adam et de la nouvelle Ève, c'est pour constater une alliance, disons plus, une dépendance plus étroite entre le fils et la mère qu'elle ne fut entre le premier époux et la première épouse. Ils sont plus un dans une seule chair et dans une existence commune.

Répétons-le, parce que rien n'est plus important pour se rendre compte du rôle, des destinées, des gloires de Marie. Le Verbe fait chair et Marie se compénètrent dans les décrets de Dieu, si bien qu'il est impossible de concevoir l'un sans penser à l'autre. Le Sauveur est prédestiné dans le plan divin, non pas après coup, mais du premier moment, au premier jet, comme ayant une mère; et cette mère elle-même fait indissolublement partie du même plan, comme un élément non pas accessoire, accidentel, mais essentiel. Au même titre que le Rédempteur du monde ne se conçoit pas indépendamment de sa nature humaine, et que cette nature elle-même doit exister uniquement

pour être l'organe animé du Christ Sauveur, ce Fils de l'homme appelle une mère, et cette mère est tellement pour lui qu'elle n'aurait jamais eu de réalité sans lui. Qui ne pressent déjà quelles conséquences vont suivre d'une si haute unité pour la gloire de la Vierge Mère, et quels trésors de grâce et de sainteté renferme pour elle une si ineffable prédestination?

## CHAPITRE II

De l'incommensurable grandeur de la maternité divine, au jugement des Pères et des Saints.

I. — Nous l'avons médité, quand on pense à Marie, quand on parle de Marie, jamais on ne doit la séparer de son fils, le Dieu fait homme pour nous. A quelque point de la durée qu'elle se montre, dans le temps et dans l'éternité, elle est, ou par destination ou de fait, ce grand prodige de l'Apocalypse, « la femme revêtue du soleil » (1), c'est-à-dire de celui qui est l'ineffable splendeur du Père. Voilà pourquoi nous ne pouvons la considérer ni comme Vierge, ni même comme sainte, sans voir plus ou moins explicitement en elle la mère et la Mère de Dieu : car sa maternité l'enserme tout entière, et donne le dernier mot de tout, même de son existence. Dieu ne l'a pas autrement faite ; il ne l'a pas autrement pensée. Donc, aborder la question de ses grandeurs, c'est nécessairement entrer dans cet abîme insondable qui n'est autre que la maternité divine. N'est-ce pas une tâche devant laquelle doit reculer toute intelligence, je ne dis pas seulement humaine, mais créée ? Tel est, sans nul doute, le sentiment des Pères ; et bien qu'ils aient avec une pieuse émulation célébré les excellences de cette mère incomparable, ils

(1) Apoc., XII, 1.